

Gérald Tenenbaum

Reflets des jours mauves

Roman

Postface d'Ariane Giacobino



Voile des mots

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette intérieure et couverture : RédacNet - www.redacnet.com

Illustration de couverture : Joseph Mallord William Turner, Sea view, 1826
© National Galleries of Scotland

Éditions Le voile des mots
102, rue Saint-Dizier, 54000 Nancy
www.voiledesmots.editions.free.fr

Dépôt légal février 2024
Achevé d'imprimer en février 2024.

© Voile des mots éditions, 2024
ISBN : 978-2-9587374-9-8
Tous droits réservés

À mon père, entre les mots et les lettres

*Signa nostra non vidimus : non est ultra propheta
et non est nobiscum qui sciat usquequo.*

Nous n'avons pas vu les signes :
il n'est plus de prophète
et aucun parmi nous ne sait jusques à quand.

La Vulgate, Psaume 73 :9

Le doute monte au ciel comme un vol de corbeaux
Et ce sera toujours vers la même réponse.

Christian Hubin, *Épitomé*

1

L'heure est à terme. Il avance d'un pas fébrile mais résolu.

Une ouate graisseuse saupoudre le jardin du Luxembourg. Difficile de ne pas rechercher quelque présage dans les volutes du ciel brouillé. Les nuages ont des desseins capricieux. Ils gantent d'intentions les doigts épais du négligent mandarin présidant aux choses de ce monde.

Il marche, il sait où il va.

Le vent, d'ordinaire si indifférent, fait halte. On pourrait dire que, à son tour, il souffle. Nappant le gémissement coutumier de la ville, une imperceptible mélodie, là-haut, égrène sans doute les notes inconstantes de nos partitions intimes. Mais seuls les rares corbeaux, muets, sont à même d'en goûter les accents, en haussant les épaules.

Il progresse sur les allées odorantes.

L'été agonise alors qu'en averse sèche le soir tombe. Marronniers, platanes et tilleuls livrent leurs

dernières nuances de sève. Glissant entre les branches, les ombres préfigurent la sénescence programmée.

Il n'est plus qu'à quelques pas. Il cherche au ventre la fermeté nécessaire. Ayant dépassé, à gauche, les courts de tennis et, à droite, la buvette des Marionnettes, ce jeune homme aux cheveux châtain et bouclés pénètre dans l'établissement qu'on a réservé pour la réception privée.

Au moment d'entrer, il emplit lentement ses poumons. Comme avant de plonger dans l'océan troublé.

Les reflets mordorés n'ont pas encore tapissé la lumière du jour, mais les tenues sont de soirée, talons, moire, alpaga, déclinaisons de noirs.

Jupes courtes et tabliers fuchsia, de très jeunes filles sillonnent l'assemblée en présentant des plateaux de miniatures. Raviers de faïence, coupelles de jade et cuillers de résine sont saisis et délaissés avec le même empressement. Les flûtes, en revanche, oscillant entre les doigts, accompagnent un temps les conversations. En rangées sages, les mignardises attendent leur tour sur les nappages de faux gazon.

Celui qu'on a fêté, éloges, rosette et retraite, est assis dans un angle. Pensif, il observe distraitement à travers la vitre le jardin-patio, jungle domestique qui s'apprête à recueillir le soir qui descend, le voici.

– Professeur Lazare ?

Il relève la tête, regard vide, non, regard désenchanté comme en ont peut-être les joueurs d'un soir, ceux qui ont tutoyé l'ivresse à la roulette ou au *blackjack* et qui se retrouvent sur le trottoir, mains crispées, gorge étreinte. Le professeur Lazare, chef de service (dit-on encore mandarin ?) à la Pitié, génétique clinique, génome et cartographie, fatalité héréditaire et défi thérapeutique, le professeur Michel Lazare tourne nonchalamment, ce soir, vers son déférent interlocuteur un regard insoluble.

– Éthan Desnoyers, correspondant du *Lancet*.

Et après un temps, balayant l'espace alentour d'un large geste circulaire :

– Chargé du compte rendu... Mais ce n'est peut-être pas le bon moment ?

Lazare esquisse un sourire. D'un soupir, il remet en place la mèche argentine qui lui zébrait la paupière.

– Du *Lancet*? reprend-il, cherchant vainement les yeux du jeune homme dissimulés sous des verres fumés. Richard ne m'a rien dit... Alors comme ça, vous faites les nécros ?

Sans offrir à son aîné une dénégation convenue ou un froncement complice, Éthan, restant debout, sort un calepin et un crayon de papier récemment taillé.

Ces verres-là ne sont après tout pas si teintés, note mécaniquement Lazare ; peut-être une banale hypersensibilité à la lumière plutôt qu'une affectation gourmée – d'ailleurs, ce garçon est assez simplement

vêtu, chemise blanche repassée de frais, pantalon de toile impeccable. Mais tout de même, l'opacité à sens unique compromet la vérité des visages.

Ses reins le font un peu souffrir, douleur chronique avec laquelle il sait composer. Il avait fallu se tenir sur pied, immobile, pendant les différentes prises de parole, dont la sienne propre. Le président de l'université Paris-Diderot s'était avéré particulièrement long, insistant sur l'aspect novateur, voire révolutionnaire, de ses recherches. D'ici à le désigner comme l'Hippocrate de la thérapie génique, la comparaison est ridicule, la louange absurde. Tout ce qui est excessif est insignifiant – ne l'a-t-il pas répété à ses étudiants ad libitum ?

Il n'avait pas su trouver une réponse appropriée. Lazare ne sait recevoir ni les compliments ni les cadeaux. Il n'a pas de mérite, c'est un grelot intime qui le lui rappelle à l'envi. Alors les mots avaient manqué ; d'autant que la colère, assurément, couvait par-dessous. L'éloge forcé l'avait affublé d'un costume de pantin. Sans oublier le maire de l'arrondissement, qui avait jugé opportun de charger la barque de fleurs malodorantes arrosées d'imprécisions médicales frisant la grossièreté.

Il aurait dû, dans son propos si mal improvisé, saisir l'occasion de citer non seulement ses collaborateurs moins appréciés des médias mais aussi tous ses rivaux et collègues. Leurs travaux ont aiguillonné, sinon aiguillé, les siens au long des années. Il aurait alors suffi

de terminer par une pirouette sur l'influence du hasard dans la recherche scientifique, d'invoquer les mânes de Pasteur, de Fleming ou de Christophe Colomb, pour inverser la tendance. Se mettre à couvert derrière le voile tendu de la sérendipité, puisque ce terme à la mode rime richement avec stupidité.

Il aurait dû, mais n'avait su que se réfugier dans un exposé indigeste de quelques-uns de ses travaux récents. Pour finir, il avait assuré qu'il ne quitterait ni son équipe ni la pailleuse tant qu'il saurait reconnaître ses collaborateurs et distinguer un bécber d'un verre à champagne. La plaisanterie n'avait fait rire personne. Son intervention s'était achevée dans le bourdonnement caractéristique d'une assemblée distraite. La politesse est soluble dans le temps qui s'étire.

Après les inévitables accolades, il avait, technique éprouvée, éloigné les prévenances en laissant dériver son regard dans le vague d'un horizon imaginaire. Feindre d'être happé par les envoûtants cantilènes d'un « bien compréhensible » excédent d'émotion. S'y tenir. S'écarter en restant sur place. Se détacher.

Quelques minutes appliquées, pas plus, la protection immatérielle était installée.

Une fois à l'abri des regards, il était, à pas flottants, allé s'asseoir à l'écart. Il lui avait ensuite suffi de s'employer ostensiblement à observer la végétation du patio pour décourager toute velléité de

communication. Indifférence aux mots, aux regards, aux gestes.

Cela avait fonctionné.

Jusqu'à cette impromptue demande d'interview.

Lazare se cale sur son siège. Il inspire une longue goulée d'air. Sous les effluves de fumée et l'âcreté de certaines odeurs de peau trop sollicitées, un discret parfum masculin. Sans se retourner, il sent l'écoute du jeune homme immobile dans son dos.

– Vous voyez ce genévrier, là, juste devant, lâche-t-il, placide, inflexion légèrement grésillante.

Toujours sans s'asseoir alors qu'un fauteuil vide joute celui de Lazare, Éthan pose son calepin sur le guéridon attendant. Lazare poursuit d'une voix atone :

– Il a le tronc bicolore, noir de cumin dans les parties saillantes, en contraste avec ce sillon rentrant blanchi à la chaux – à n'en pas douter les stigmates d'une rivière de larmes... Et ces deux branches latérales qui tendent les bras en signe de détresse, ou d'impuissance, enfin c'est la même chose, c'est évidemment la même chose.

Éthan ne commente pas, invitation muette à divaguer et donc à converser. Œil aveugle d'un cyclone natté de voix enchevêtrées dans la cacophonie ambiante, un îlot de silence vient les envelopper.

Lazare tressaille :

– Vous n'avez pas soif ?

– En vérité, la chaleur remonte du sol quand le soleil se couche.

– Alors, s’il vous plaît, servez-vous un rafraîchissement au buffet, ramenez-moi un grand café sans sucre mais avec une cuiller, et asseyez-vous là.

Après un coup d’œil circulaire, comme en quête d’un impossible renfort, il ajoute, à la limite de l’audible : « Il paraît que c’est ma soirée. »

Éthan s’exécute.

À peine est-il assis qu’un corbeau vient se poser sur la plus haute des deux branches du genévrier, bec noir sobrement courbé, et non jaune comme dans les illustrations de la fable qui en fait le dindon de la farce.

– Eh bien, si la grande famille *Corvus corax* m’envoie un émissaire, éructe Lazare, nous sommes décidément...

– Au pays du *nevermore*, complète son jeune interlocuteur à voix sourde.

Lazare tourne la tête. À présent que la nuit est tombée, les verres teintés frisent l’incorrection. En tout état de cause, ils le privent des signaux élémentaires. Un croisement de regards aurait suffi à interpréter cette réflexion trop pertinente pour être due au seul hasard d’une référence commune, par ailleurs si commune. Et le visage du jeune homme est trop lisse pour révéler ses intentions dans les plissements et autres ondulations dont, à la faveur des années, les expressions réitérées savent imprégner la peau.

– Certains de ces volatiles peuvent dépasser la quarantaine, formule-t-il comme un commentaire

allant de soi. Ils coexistent avec nous, je veux dire nous les humains, depuis des milliers d'années, mais ils sont toujours classés parmi les nuisibles. On les dit extrêmement intelligents, capables de se servir d'outils et de résoudre des problèmes. L'un des plus gros cerveaux de toutes les espèces d'oiseaux...

Éthan se penche en avant. Il est temps de recadrer la conversation. Les lunettes préservent leur mystère.

– Vous avez un intérêt particulier pour cette espèce ou bien vous avez été ornithologue dans une autre vie ?

– Vous voyez cet iris charbon ? poursuit Lazare, imperturbable. C'est peut-être pour ça...

– Pour ça ?

– Que depuis la nuit des temps on leur prête un pouvoir divinatoire.

– Quel rapport ?

Lazare cherche le contact maximal avec le dossier de son siège. Ses reins sont encore endoloris. Il plisse les yeux. La chemise entrouverte du garçon laisse apparaître un triangle de peau mate, velue mais sans plus. Il recherche mentalement le nom de famille qu'a décliné l'étrange invité. Il l'a sur le bout de la langue. Il lui échappe. Cette faculté de sonder sa mémoire et d'en extraire les informations fugaces qui l'ont traversée s'est un peu émoussée... Ah, Desnoyers, c'est cela, tout n'a pas sombré. Pas encore.

– Eh bien, savez-vous quel est le propre de l'homme ?

– Le rire, à ce que l'on dit...

– Pas du tout. Foutaises. Le propre de l’homme est d’avoir une *certaine* conscience de sa propre finitude; quel autre animal vivant pourrait envisager un temps, un paysage, un monde – le monde en fait, ce même monde – où il ne serait plus? Le rire, c’est une plaisanterie.

Éthan joint les paumes et croise les doigts à les blanchir.

– Soit... Et donc, l’iris des corbeaux?

– Évident. Il est sombre comme l’implacable avenir, noir comme la nuit qui nous attend, la nuit noire dont *nous savons* qu’elle nous attend.

Il s’entend parler, et s’en moque au-dedans. Ces formules qui résonnent sont des cache-misère. Ronronner pour ne pas dire, on se protège comme on peut. Noire comme elle est, la nuit, il la porte en silence depuis si longtemps. Elle est tissée dans sa peau, elle fait partie de son souffle. Le brouillard à chaque expiration.

Il se fait tard, non pour Paris, mais pour un cocktail à heure de péremption programmée. Le volume de la musique d’ambiance a baissé d’un ton; les premiers plateaux sont rapportés vers les cuisines; les invités songent à prendre congé. Bien entendu, pour abattu qu’il paraisse, chacun tient à saluer le héros du jour, vissé sur son fauteuil excentré.

La première à se présenter est Maëlle Forestier, que Lazare ne peut nommer autrement que Maëlle

Prigent, ainsi qu'elle s'appelait au moment où il l'a engagée comme secrétaire. Il occupait alors lui-même un poste de chef de clinique au CHU de Rennes. C'était il y a une trentaine d'années. Elle en avait vingt-cinq et un visage poupin, aujourd'hui discrètement couperosé. Les deux grossesses n'y sont probablement pas étrangères, hormones et émotions.

Elle approche et sourit. Elle n'a pas perdu ce grain de malice, souligné par des incisives supérieures à peine saillantes. Son mari, dont elle est à présent divorcée, lui avait suggéré de suivre un traitement orthodontique. Souvenir. Elle avait tout de go débarqué dans son bureau pour demander conseil, vous êtes médecin, après tout, avait-elle ajouté en rosissant. Il avait tranché rapidement, sans même réfléchir aux conséquences : « Il y a dans cette disposition une forme de grâce bienveillante, comme une promesse d'hospitalité. » L'émoi qui s'en était suivi avait fait disparaître toute couleur du visage de la jeune femme. Sans un mot, elle avait hoché la tête, c'est un bien joli cadeau que vous me faites là, docteur, et avait rejoint son bureau. Ils n'avaient plus jamais évoqué la question. Jamais plus. *Nevermore.*

Elle approche et sourit. L'épaississement de sa silhouette n'altère pas la suavité de son maintien. Avec plus de compassion que d'ironie, elle avance une de ces phrases à double détente dont elle l'a gratifié en quelques occasions :

– L'épreuve est finie, monsieur le professeur.

– Merci, Maëlle... mais pas entièrement, si vous voulez tout savoir.

Du menton, il désigne son compagnon :

– Ce jeune homme est du *Lancet*. Il a semble-t-il l'intention de presser le citron jusqu'à ce que les pépins craquent.

– Sangria ou journalisme? raille-t-elle sur-le-champ.

Se tournant vers Éthan, elle ajoute, de ce sourire amène qu'elle possède en propre et qu'on entend même de dos :

– S'il vous plaît, monsieur du *Lancet*, ménagez notre patron, sous ses dehors robustes, il est fragile. Il a le cœur en cristal...

Éthan acquiesce d'un signe de tête. Maëlle tourne les talons et, volontaire ou fortuit, effleure l'épaule de Lazare d'une main fine et légère, plume d'hirondelle au printemps.

Depuis toutes ces années, Dieu merci, elle n'a pas changé de parfum.